

Document 1 : Une différenciation sexuelle très précoce

Tous les comportements de l'enfant sont, dès son plus jeune âge, « lus » et interprétés différemment selon son sexe, par les adultes [...]. Par exemple, les pleurs d'un nourrisson sont interprétés en termes de colère si le bébé est présenté comme un garçon, en termes de peur s'il est présenté comme une fille ; ou encore, devant des bébés comparables, on emploiera plus souvent le qualificatif de « grand » si le bébé est un garçon, de « mignonne » s'il s'agit d'une fille. Sans s'en rendre compte, les mères se comportent différemment, notamment dans les jouets qu'elles proposent, mais aussi dans leurs interactions verbales : on parle plus, on reprend plus les bruits émis par l'enfant, quand il s'agit d'une fille. Il semble donc que l'on stimule leur comportement social davantage que chez les garçons. Par contre, ces derniers sont plus stimulés sur le plan moteur : on les manipule avec plus de vigueur, on les aide à s'asseoir, à marcher, plus que quand il s'agit d'une fille [...]. Les stéréotypes liés au sexe masculin ou féminin, « ce qui se fait », quand on est un homme ou une femme vont donc être partagés par les enfants dès leur plus jeune âge. Quand on demande, par exemple, à des enfants de 3-4 ans de choisir, sur des photos ou parmi des objets réels, des jouets (ou des activités) propres à leur sexe, ils expriment dès cet âge des préférences conformes à leur sexe.

Marie Duru-Bellat, l'école des filles, L'Harmattan, 1990.

Document 2 : Expériences sur les rôles sexuels

in Psychologie Sociale, Myers D.G. et Lamarche, L., Québec, McGraw-Hill, Edts, p.181-182.

Sachant que les 3/4 des rôles à la télévision sont tenus par des hommes (Gerbner et al., 1986) et que les femmes y jouent des rôles stéréotypés, tant dans les annonces publicitaires que dans les émissions, les psychologues sociaux se sont interrogés à propos de ces portraits.

Florence Geis et ses collègues (1984), par exemple, ont montré à leurs étudiants de l'Université du Delaware de nouvelles créations de 4 annonces publicitaires typiquement stéréotypées ou de ces mêmes réclames avec une inversion des rôles féminins et masculins (par exemple où un petit homme sert avec fierté un délicieux souper prêt à servir à sa femme affamée qui rentre du travail). Parmi les spectatrices qui rédigeaient par la suite des textes sur leur vision de leur avenir "dans 10 ans d'ici", celles qui avaient vu les annonces publicitaires non traditionnelles avaient plus tendance que les autres à exprimer des aspirations professionnelles. Une expérience complémentaire révéla que les femmes qui avaient regardé les réclames non traditionnelles se montraient également moins conformistes lors d'un test en laboratoire et démontraient plus d'assurance au moment de prononcer un discours (Jennings et al., 1980).

Si le fait de ne voir que 4 annonces publicitaires impressionnantes a un effet à tout le moins temporaire sur les aspirations et le comportement des femmes, on peut se demander quel est l'effet cumulatif des 350 000 annonces publicitaires visualisées au cours de la croissance et des exemples stéréotypés encore plus nombreux présentés dans les émissions télévisées. Des expériences récentes effectuées par Christine Hansen (1989 ; Hansen et Hansen, 1988) démontrent que le fait de regarder des bandes vidéo de musique rock peut fausser les impressions suscitées par d'autres interactions sociales. Après avoir vu des images d'un homme macho et d'une femme sexuellement consentante, les participants avaient tendance à percevoir comme plus soumise et plus sexuelle une femme qu'ils observaient.

Lu sur le site féministe des « Chiennes de garde », http://chiennesdegarde.org/article.php3?id_article=61

Document 3 : Images féminines et masculines

Si l'on compare les images féminines de la littérature enfantine contemporaine avec celles des légendes traditionnelles, on s'aperçoit que bien peu de choses ont changé. Les vieilles légendes nous offrent des femmes douces, passives, muettes, seulement préoccupées par leur beauté, vraiment incapables et bonnes à rien. En revanche, les figures masculines sont actives, fortes, courageuses, loyales, intelligentes. Aujourd'hui, on ne raconte presque plus de légendes aux enfants, elles sont remplacées par la télévision et les histoires inventées à leur intention, mais certaines parmi les plus connues ont survécu et sont connues de tout le monde.

Le petit chaperon rouge est l'histoire d'une fillette à la limite de la débilité mentale, qui est envoyée par une mère irresponsable à travers des bois profonds infestés de loups, pour apporter à sa grand-mère malade de petits paniers bourrés de galettes. Avec de telles déterminations, sa fin ne surprend guère. Mais tant d'étourderie, qu'on n'aurait jamais pu attribuer à un garçon, repose entièrement sur la certitude qu'il y a toujours à l'endroit et au moment voulus un chasseur courageux et efficace prêt à sauver du loup la grand-mère et la petite fille.

Blanche-neige est une autre petite oie blanche qui accepte la première pomme venue, alors qu'on l'avait sévèrement mise en garde de ne se fier à personne. Lorsque les sept nains acceptent de lui donner l'hospitalité, les rôles se remettent en place : eux iront travailler, et elle tiendra pour eux la maison, repriser, balayer, cuisiner en attendant leur retour. Elle aussi vit comme l'autruche, la tête dans le sable, la seule qualité qu'on lui reconnaisse est la beauté, mais puisque ce caractère est un don de la nature, et non un effet de la volonté individuelle, il ne lui fait nullement honneur. Elle réussit toujours à se mettre dans des situations impossibles, et pour l'en tirer, comme toujours, il faut l'intervention d'un homme, le prince charmant, qui l'épousera fatalement.

Cendrillon est le prototype des vertus domestiques, de l'humilité, de la patience, de la servilité, du sous-développement de la conscience, elle n'est pas très différente des types féminins décrits dans les livres de lecture aujourd'hui en usage dans les classes primaires et dans la littérature enfantine en général. Elle non plus ne bouge pas le petit doigt pour sortir d'une situation intolérable, elle ravale les humiliations et les vexations, elle est sans dignité ni courage. Elle aussi accepte que ce soit un homme qui la sauve, c'est son unique recours, mais rien ne dit que ce dernier la traitera mieux qu'elle ne l'était jusqu'alors.

Les personnages féminins des légendes appartiennent à deux catégories fondamentales : les bonnes et incapables et les malveillantes. « On a calculé que dans les contes de Grimm 80% des personnages négatifs sont des femmes. »

Pour autant qu'on prenne la peine de le chercher, il n'existe pas de personnage féminin intelligent, courageux, actifs et loyal. Même les bonnes fées n'ont pas recours à leurs ressources personnelles, mais à un pouvoir magique qui leur a été conféré et qui est positif sans raison logique, de même qu'il est malfaisant chez les sorcières. Un personnage féminin doué de qualités humaines altruistes, qui choisit son comportement courageusement en toute lucidité, n'existe pas. La force émotive avec laquelle les enfants s'identifient à ces personnages confère à ces derniers un grand pouvoir de suggestion, qui se trouve renforcé par d'innombrables messages sociaux tout à fait cohérents. S'il s'agissait de mythes isolés survivant dans une culture qui s'en détache, leur influence serait négligeable, mais la culture est au contraire imprégnée des mêmes valeurs que ces histoires transmettent, même si ces valeurs sont affaiblies et atténuées.

Elena Gianini Belotti, « Du côté des petites filles », Edition des Femmes, 1974.

Document 4 : De la domination masculine

La domination masculine est tellement ancrée dans nos inconscients que nous ne l'apercevons plus, tellement accordée à nos attentes que nous avons du mal à la remettre en question. Plus que jamais, il est indispensable de dissoudre les évidences et d'explorer les structures symboliques de l'inconscient androcentrique qui survit chez les hommes et chez les femmes. Quels sont les mécanismes et les institutions qui accomplissent le travail de reproduction de « l'éternel masculin » ? Est-il possible de les neutraliser pour libérer les forces de changement qu'ils parviennent à entraver ?

Je ne me serais sans doute pas affronté à un sujet aussi difficile si je n'y avais pas été entraîné par toute la logique de ma recherche. Je n'ai jamais cessé, en effet, de m'étonner devant ce que l'on pourrait appeler le paradoxe de la doxa : le fait que l'ordre du monde tel qu'il est, avec ses sens uniques et ses sens interdits, au sens propre ou au sens figuré, ses obligations et ses sanctions, soit *grosso modo* respecté, qu'il n'y ait pas davantage de transgressions ou de subversions, de délits et de « folies » (il suffit de penser à l'extraordinaire accord de milliers de dispositions - ou de volontés - que supposent cinq minutes de circulation automobile sur la place de la Bastille ou sur celle de la Concorde, à Paris). Ou, plus surprenant encore, que l'ordre établi, avec ses rapports de domination, ses droits et ses passe-droits, ses privilèges et ses injustices, se perpétue en définitive aussi facilement, mis à part quelques accidents historiques, et que les conditions d'existence les plus intolérables puissent si souvent apparaître comme acceptables et même naturelles.

Et j'ai aussi toujours vu dans la domination masculine, et dans la manière dont elle est imposée et subie, l'exemple par excellence de cette soumission paradoxale, effet de ce que j'appelle la violence symbolique, violence douce, insensible, invisible pour ses victimes mêmes, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance [...] Les apparences biologiques et les effets bien réels qu'a produits, dans les corps et dans les cerveaux, un long travail collectif de socialisation du biologique et de biologisation du social se conjuguent pour renverser la relation entre les causes et les effets et faire apparaître une construction sociale naturalisée (les « genres » en tant qu' *habitus* sexués) comme le fondement en nature de la division arbitraire qui est au principe et de la réalité et de la représentation de la réalité, et qui s'impose parfois à la recherche elle-même.

PIERRE BOURDIEU, Le Monde diplomatique, août 1998, page 24.

Document 4 bis : Le corset invisible, entretien avec Pierre Bourdieu, Télérama n°2534, 5 août 1998.

TELERAMA (Catherine Portevin): A quoi sert la jupe?

PIERRE BOURDIEU : C'est très difficile de se comporter correctement quand on a une jupe. Si vous êtes un homme, imaginez-vous en jupe, plutôt courte, et essayez donc de vous accroupir, de ramasser un objet tombé par terre sans bouger de votre chaise ni écarter les jambes... La jupe, c'est un corset invisible, qui impose une tenue et une retenue, une manière de s'asseoir, de marcher. Elle a finalement la même fonction que la soutane. Revêtir une soutane, cela change vraiment la vie, et pas seulement parce que vous devenez prêtre au regard des autres. Votre statut vous est rappelé en permanence par ce bout de tissu qui vous entrave les jambes, de surcroît une entrave d'allure féminine. Vous ne pouvez pas courir ! Je vois encore les curés de mon enfance qui relevaient leurs jupes pour jouer à la pelote basque. La jupe, c'est une sorte de pense-bête. La plupart des injonctions culturelles sont ainsi destinées à rappeler le système d'opposition (masculin/féminin, droite/gauche, haut/bas, dur/mou...) qui fonde l'ordre social. Des oppositions arbitraires qui finissent par se passer de justification et être enregistrées comme des différences de nature. Par exemple, avec " tiens ton couteau dans la main droite ", se transmet toute la morale de la virilité, où, dans l'opposition entre la droite et la gauche, la droite est " naturellement " le côté de la virtus comme vertu de l'homme (vir).

TRA : La jupe, c'est aussi un cache-sexe?

P.B. : Oui, mais c'est secondaire. Le contrôle est beaucoup plus profond et plus subtil. La jupe, ça montre plus qu'un pantalon et c'est difficile à porter justement parce que cela risque de montrer. Voilà toute la contradiction de l'attente sociale envers les femmes : elles doivent être séduisantes et retenues, visibles et invisibles (ou, dans un autre registre, efficaces et discrètes). On a déjà beaucoup glosé sur ce sujet, sur les jeux de la séduction, de l'érotisme, toute l'ambiguïté du montré-caché. La jupe incarne très bien cela. Un short, c'est beaucoup plus simple: ça cache ce que ça cache et ça montre ce que ça montre. La jupe risque toujours de montrer plus que ce qu'elle montre. Il fut un temps où il suffisait d'une cheville entr'aperçue!...

TRA : Vous évoquez : une femme disant: " Ma mère ne m'a jamais dit de ne pas me tenir les jambes écartées " et pourtant, elle savait bien que ce n'est pas convenable " pour une fille "... Comment se reproduisent les dispositions

corporelles?

P.B. : Les injonctions en matière de bonne conduite sont particulièrement puissantes parce qu'elles s'adressent d'abord au corps et qu'elles ne passent pas nécessairement par le langage et par la conscience. Les femmes savent sans le savoir que, en adoptant telle ou telle tenue, tel ou tel vêtement, elles s'exposent à être perçues de telle ou telle façon.

Document 5 : La représentation des hommes et des femmes dans les livres scolaires

Extraits du rapport parlementaire : Rapport au Premier ministre La représentation des hommes et des femmes dans les livres scolaires

Simone Rignault, Philippe Richert.

[...] **Les femmes apparaissent moins souvent que les hommes**

Un déséquilibre numérique

La mission a étudié plusieurs livres dans toutes les matières. Presque toujours, les filles et les femmes apparaissent moins souvent que les hommes. Sont-elles effectivement moins nombreuses ? En 1993, selon l'INSEE (état civil et recensement de la population) les femmes représentaient 51,3 % de la population totale en France. L'étude d'un livre de français de CM2 (1992), comportant 43 textes littéraires, 16 poésies et 36 ensembles documentaires, illustre cette absence des femmes. L'étude a consisté à identifier le héros des 43 textes présentés. **Lorsque le héros est unique** et le scénario centré sur un seul personnage, le héros masculin apparaît 16 fois contre 3 fois pour le héros féminin. **S'il y a 2 héros**, 10 fois ce sont deux personnages masculins et 1 fois seulement un garçon et une fille, pas une seule fois deux femmes, ou deux filles. **Lorsque les héros sont multiples**, la mère ou l'épouse sont citées 3 fois seulement.[...]

Le stéréotype classique de la « femme aux fourneaux »

Alors que la participation des femmes à la vie économique s'est considérablement accrue au cours des dernières décennies, les femmes dans les manuels scolaires apparaissent très souvent liées à un territoire unique, la maison. Les femmes sont cantonnées à l'intérieur, dans le milieu familial, reprenant le partage des tâches que l'on trouvait dans la société d'avant-guerre. Cela accredit l'idée que leur parcours professionnel est mineur par rapport au rôle qu'elles doivent nécessairement jouer à l'intérieur de la famille. Il est vrai que, dans la réalité, le partage des tâches familiale et domestique évolue très lentement et que les rôles traditionnels ont tendance à perdurer. Environ 40 % des hommes reconnaissent n'accomplir aucune tâche domestique.

Dans un ouvrage parascolaire, dans le premier niveau – anglais 6e – les tableaux de vocabulaire montrent des scènes de la vie courante, la mère fait les courses au supermarché, de même que la grand-mère, pendant qu'une jeune caissière enregistre les différents achats. Les stéréotypes se rencontrent dans les livres dans toutes les matières, en langues, comme en mathématiques ou en histoire. La répartition des tâches entre les hommes et les femmes se perçoit dans les énoncés des problèmes de mathématiques. *«Pour s'équiper en outillage M. Duchemin a fait l'achat d'une perceuse à 415,70 F et d'une scie à 188,90 F. Pour le repas, Mme Duchemin a acheté un rôti de veau à 59 F et un camembert à 11,60 F. Mme Duchemin envoie Christine chez le boulanger pour acheter une baguette...»[...]*

Lorsque les femmes apparaissent, les qualités et les activités qui leur sont attribuées diffèrent considérablement de celles des hommes

[...] Cette grande catégorisation attribuée aux hommes et aux femmes est dans tous les esprits. Elle constitue la base des stéréotypes de sexe, c'est à dire l'ensemble des traits de personnalité censés caractériser les membres d'un groupe d'un même sexe. On la retrouve déclinée dans les dictionnaires et les ouvrages.

* Dans un dictionnaire, au mot **bien** : *elle est bien, elle est belle ; Un homme bien est un homme estimable (= sérieux).*

Beaucoup de stéréotypes sexistes se trouvent concentrés dans cet exemple. L'homme est sérieux et estimable, il occupe une place reconnue dans l'organisation sociale où il agit, la femme est belle, elle décore, elle est un enchantement des yeux et ne doit pas se tourner vers des activités austères (les mathématiques par exemple) sous peine de perdre sa joie et sa beauté. De la classification, on passe insensiblement à une hiérarchisation des sexes, avec des caractéristiques négatives attribuées aux femmes. À côté de la femme-fleur, on retrouve la mégère, la sorcière et dans certains ouvrages, la furie.[...]

* Exemple pris dans un autre dictionnaire (opus cité) pour illustrer le mot **Bain** : *le président prend un bain de foule, Jeanne prend un bain de soleil.* Dans cet exemple caricatural, la ligne de démarcation est nettement tracée, les femmes apparaîtront dans des activités qui incitent au jeu, aux loisirs, et les hommes dans des rôles plus austères et occupant des postes de responsabilités et de pouvoir.[...]

Document 6

Le Monde de l'éducation : pensez-vous que les enseignants ont réellement des attentes différentes selon qu'il s'agit de garçons ou de filles ?

Nicole Mosconi : Oui. Et à ces attentes correspondent des comportements. A partir de l'étude des interactions enseignants/élèves, il a été mis en évidence que, dans les classes mixtes, les enseignants s'occupent davantage des garçons que des filles, abstraction faite du sexe de l'enseignant [...]. Cela se manifeste de deux façons différentes. Si l'on s'intéresse à la « position haute » (ceux que l'on appelle les bons élèves), on constate que la fille est interrogée le plus souvent pour rappeler les savoirs de la leçon précédente. Le garçon est sollicité au moment du cours où il y a production de savoir. La fille rappelle, le garçon est intégré aux opérations cognitives. Le garçon est aussi interrogé beaucoup plus souvent que la fille, c'est la règle du 2/3 - 1/3. Je me suis intéressée à une classe de 5è. Le professeur était un homme. Il y avait quinze filles et neuf garçons. Cette classe apparaissait comme un contre-exemple; il y avait plus d'interactions avec les filles

qu'avec les garçons. Une de mes étudiantes a qualifié spontanément les filles de « porte-craies » : elles étaient souvent convoquées au tableau pour marquer les résultats. Au moment crucial du cours, celui où est introduit l'élément déterminant, l'enseignant envoie au tableau le premier de la classe, un garçon. Il a du mal à faire l'exercice, il lui faut la complicité de l'enseignant qui se tient à ses côtés et l'aide au maximum. Pour l'exercice suivant, l'enseignant appelle une fille. Il gagne le fond de la classe et la laisse s'enfermer dans ses difficultés et la harcèle sans l'aider vraiment.

Comment ces comportements différents des enseignants envers les garçons et les filles trouvent-ils leur cohérence?

Tout concourt à valoriser le garçon, à lui donner de l'importance. Les psychologues américains disent qu'il y a une socialisation du garçon à l'indépendance, de la fille à la dépendance. [...] On me traitait de féministe et déniait tout caractère scientifique à ma démarche: « ce n'est pas de la recherche. C'est une thèse politique. » Je me souviens de cette inspectrice principale de l'éducation nationale qui me soutenait qu'elle allait plus souvent que moi dans les classes (j'ai été professeur de philosophie) et qu'elle n'avait jamais observé cela. Il faut dire que les recherches étaient moins avancées en France que dans les pays anglo-saxons. La mixité y est d'introduction récente, dans les années 1960-1970. [...] Je rencontre aujourd'hui beaucoup moins de réticences. L'information sur ce sujet connaît une meilleure diffusion. J'insiste aussi beaucoup sur le fait qu'il s'agit de phénomènes inconscients et que moi aussi j'y suis soumise : j'ai beaucoup de mal à gérer le fait que, parmi mes étudiants, les femmes prennent moins souvent la parole que les hommes. Quand c'est le cas, j'arrête le groupe et je demande de réfléchir à ce qui vient de se passer. On finit par s'apercevoir que les interventions masculines étaient trop nombreuses. Je demande aux femmes : « pourquoi ne prenez-vous pas davantage la parole? » Elles répondent : « On a peur de dire des bêtises » Si on ne sait pas, ou croit ne pas savoir, on ne prend pas la parole. Voilà qui renvoie à la position différente des hommes et des femmes par rapport à la transmission des savoirs.

Document 7 : Profs sous influence ?

Dans les années 1990, la thèse de Mireille Desplats met en évidence le fait que les notes scolaires ne sont pas la pure expression de la valeur de la copie. Elles sont influencées, notamment, par la variable sexe : les mêmes copies de physique, bonnes, moyennes ou médiocres, sont distribuées à un panel d'enseignants avec un prénom de garçon ou de fille. Quand il s'agit d'une bonne copie, la note est plus élevée si elle correspond à un prénom de garçon. Mais quand la copie est médiocre, elle obtient une moins mauvaise note avec un prénom de fille. Le paradoxe n'est qu'apparent. L'attente de réussite en matière scientifique est plus grande du côté des garçons que des filles. Quand un garçon en rend une mauvaise, on le punit plus sévèrement. En revanche, on n'attend pas grand chose des filles et on les traite avec indulgence. Nicole Mosconi parle de double standard d'évaluation des élèves.

La méthode des cas fictifs de Bernadette Dumora, professeur de psychologie à Bordeaux (Gironde), met en évidence les mêmes phénomènes. Elle constitue des pseudo dossiers d'orientation en fin de classe de seconde. Parce qu'ils sont d'un niveau moyen, ces dossiers donnent une marge d'interprétation à l'enseignant. Il apparaît que le même dossier, s'il correspond à un nom de garçon, a beaucoup plus de probabilité de conduire à une 1^{ère} scientifique.

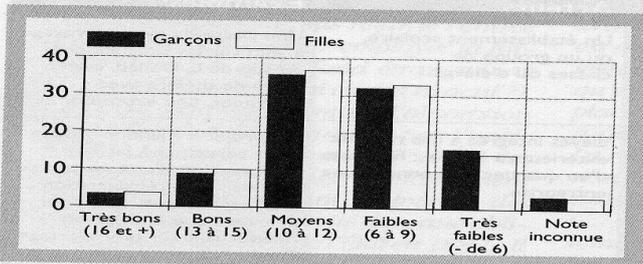
Psychologue à l'Institut national d'étude du travail et d'orientation professionnelle, Françoise Vouillot précise que bien d'autres paramètres peuvent intervenir: l'origine sociale, l'apparence physique... Et que cette perception différenciée qui intègre la variable sexe n'est pas l'apanage des enseignants, mais constitue une valeur dominante de notre société.

Propos recueillis par Christian Bonrepaux, *Le monde de l'éducation*, janvier 2003.

Document 8 :

Les résultats en mathématiques

Le niveau en maths des garçons et des filles

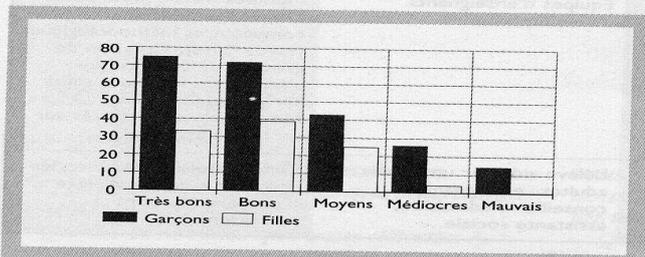


Lecture : 2 % des filles de l'échantillon ont obtenu de très bons résultats en mathématiques (note supérieure ou égale à 16) au premier trimestre de l'année 1989-90.

Enquête « Les filles et les maths », département de sociologie de l'université de Nantes, 1990 (auprès de 1 000 élèves de seconde), in Christian Baudelot, Roger Establet, *Allez les filles !*, Collection « Points », Éditions du Seuil, 1996.

Les choix de filière

Désirent obtenir un bac scientifique C



Lecture : sur 100 garçons « très bons », 75 désirent obtenir un bac scientifique C.

Enquête « Les filles et les maths », département de sociologie de l'université de Nantes, 1990 (auprès de 1 000 élèves de seconde), in Christian Baudelot, Roger Establet, *Allez les filles !*, Collection « Points », Éditions du Seuil, 1996.

Document 9

| 2002-2003 | Part des filles |
|--------------------|-----------------|
| Bac général | 52% |
| Bac S | 45% |
| Bac L | 83% |
| Bac ES | 65% |
| Bac technologique | 51% |
| Bac STI | 7% |
| Bac STT | 62% |
| Bac STL | 58% |
| Bac SMS | 96% |
| Bac professionnel | 46% |
| Production | 10% |
| Tertiaire | 71% |
| Prépa scientifique | 28% |
| Ecoles d'ingénieur | 24% |

Source Ministère de l'Éducation Nationale, Repères et références statistiques, 2003.

| |
|---|
| ^{STI} Sciences et techniques de l'ingénieur. |
| ^{STT} Sciences et techniques tertiaires. |
| ^{STL} Sciences et techniques de laboratoire. |
| ^{SMS} Sciences médico-sociales. |

Document 10 : Journée moyenne des lycéen(ne)s et étudiant(e)s en 1999 selon le sexe

| Par jour | | | En minutes | | Résultats % | |
|--|--------------------|--------------------|-----------------|-----------------|-------------|--------|
| | Garçons | Filles | Garçons | Filles | Garçons | Filles |
| Temps physiologique <i>dont : toilette, soins</i> | 12h03mn 00h38mn | 12h22mn 00h53mn | 723 mn 38 mn | 742 mn 53 mn | | |
| Temps professionnel et d'étude | 4h58mn | 4h46mn | 298 mn | 286 mn | | |
| Transport | 00h42mn | 00h42mn | 42 mn | 42 mn | | |
| Temps libre | 5h24mn | 4h33mn | 324 mn | 273 mn | | |
| Temps domestique | 00h53mn | 1h37mn | 53 mn | 97 mn | | |
| Total | 24h00mn | 24h00mn | 1440 mn | 1440 mn | | |

Insee première, n°675, octobre 1999

« La double journée de travail » : En 2004 en France, dans les couples, les hommes actifs à temps plein effectuaient en moyenne 2h14 par jour de travail domestique contre 6h45 pour les femmes au foyer, 3h55 pour les femmes actives à temps plein et 4h29 pour les femmes actives à temps partiel. (Insee, Données sociales, 2006).

Document 11 : Les facteurs « aggravants »

Plus une femme est autonome professionnellement, moins la division du travail domestique est inégalitaire. Cette division est donc en moyenne plus inégalitaire dans les couples mono-actifs que dans les couples bi-actifs ; plus inégalitaire aussi lorsque la femme travaille à temps partiel que lorsqu'elle travaille à temps plein ; plus inégalitaire enfin en moyenne dans les couples d'indépendants (où l'épouse n'est souvent qu'aide familiale de son conjoint) que dans les couples de salariés. [...] l'entrée des femmes dans le salariat leur aura permis de conquérir des degrés d'autonomie supplémentaires dans les rapports domestiques. Ce que renforce encore le fait que la division du travail domestique est en moyenne d'autant moins inégalitaire que le statut professionnel de la femme est élevé ou que son niveau de formation est élevé (les deux étant liés). C'est que plus une femme occupe une position élevée dans la division sociale du travail, d'une part, plus grandit son investissement professionnel et plus diminue son investissement domestique ; d'autre part, moins elle est sans doute disposée à accepter un partage inégalitaire des tâches domestiques et plus elle est en mesure d'imposer un rééquilibrage dans ce partage.[...]

A. Bihl & R. Pfefferkorn, « Hommes femmes : quelle égalité? », Editions de l'atelier, 2002, page 134-135.